

Michel Bousseyroux

Du mathème au poème, quel réel * ?

J'ai essayé de montrer à Buenos Aires en quoi *et jusqu'où* la conception de la passe comme coupure modificatrice de la structure, qu'on trouve dans « L'étourdit ¹ », reste valable dans les dernières avancées borroméennes de Lacan tout en étant à réévaluer en fonction du nouveau réel du nœud.

De la logique de la passe...

L'idée de la passe, déjà implicite à la fin du *Séminaire XI*, prend tournure chez Lacan dans *La Logique du fantasme* puis dans *L'Acte psychanalytique*, avec l'introduction, dès le 11 janvier 1967, d'un outil logique, le demi-groupe de Klein, représentable par un rectangle dont chaque sommet est relié aux trois autres par *trois opérations fondamentales* : *l'aliénation, la vérité et le transfert*. Lacan reprend cette construction logique un an après, dans *L'Acte psychanalytique*, pour y situer, dès le 10 janvier 1968, la passe au sommet inférieur gauche du graphe – c'est cette conceptualisation que l'on retrouve formulée dans la Proposition d'octobre 1967 ². La passe est alors conçue comme disjoignant l'objet *a* de la béance de la castration qu'il obture.

...à sa topologie

En même temps, quasi simultanément (c'est lisible dès le séminaire du 15 février 1967), Lacan conceptualise la passe à l'aide de la topologie du huit intérieur et de la bande de Mœbius. Cette approche du réel de la passe par la topologie va supplanter celle par la logique

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 10 décembre 2009.

1. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-495.

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 243-259.

du groupe de Klein et prévaloir dans la conception qu'en formule Lacan dans « L'étourdit », où la passe – bien que ce mot n'apparaisse pas dans ce texte – est présentée comme coupure du dire de l'interprétation, seule à venir à bout de ce qui était sujet à redite en fermant de son double tour la répétition sans fin des tours de la demande. De cette coupure chute l'objet *a*, séparé du sujet alors réduit à son insubstantialité, à partir de quoi peut commencer le deuil de l'objet *a* par où la structure ainsi modifiée se stabilise par passage au mœbien « où l'analyste trouve sa fin ³ ». *Le temps de fin est donc calculable comme le temps nécessaire à ce que se fasse la couture, après l'instant de la coupure, pour que le sujet du deuil s'y re-trouve*. Mais, de cette fin par l'affect plutôt maniaco-dépressif à celle par la satisfaction de 1976 qui signe qu'a été pris acte du réel, il y a un saut qui oblige à prendre les devants de tout calcul topologique.

L'inconscient mœbien

Le Lacan borroméen n'a pas renoncé à sa conception de la passe comme passage au mœbien. Du moins c'est ainsi que je lis le retour qu'il fait, au début de *La Topologie et le temps*, à la bande de Mœbius, mais cette fois non plus à une mais à trois demi-torsions, qu'il appelle « la bande triple ⁴ ». Son bord est un nœud de trèfle, si bien que la topologie des nœuds rencontre et rejoint ici celle des surfaces.

Ce nœud de trèfle initie la série des *nœuds toriques*. Ceux-ci se caractérisent de faire deux tours longitudinaux et un nombre $n + 1$ de tours méridiens du tore. Jean-Michel Vappereau les appelle des *nœuds coupures*, en ce sens que ce sont des nœuds qui, topologiquement parlant, accomplissent la coupure. *Un nœud coupure est un nœud qui s'accomplit DANS la coupure du dire*. C'est le temps qu'il faut pour faire le nouage que la coupure accomplit, comme ce par quoi se fraye le chemin plus ou moins noueux du dire qui à la fin est seul à satisfaire. Avec le nœud coupure on est donc au plus près de ce que veut dire Lacan quand il déclare : *la topologie, c'est le temps*. *Le nœud coupure est l'accomplissement temporel de la coupure de la passe*. De sorte que le dire de l'interprétation, celui qui fait passe, est *ce qui, tout en faisant coupure, fait nœud*.

3. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 487.

4. J. Lacan, *La Topologie et le temps*, séminaire inédit, séance du 21 novembre 1978.

Lors de l'ouverture du séminaire *La Topologie et le temps* qu'il a tenu à faire, le 10 novembre 1978 à Sainte-Anne, dans le service du P^r Deniker, Lacan déclare que dans l'inconscient on est aussi désorienté que sur une bande de Mœbius et que c'est ce qui fait son impossible, c'est-à-dire son réel, en même temps que ce qui le constitue est la prééminence du symbolique sur le réel en tant que lui imposant sa loi. C'est ce que montre la bande triple : son nœud de bord, avec ses trois dessus-dessous, impose sa loi au réel non orientable de l'inconscient. Car la question qui tracasse le Lacan de *La Topologie et le temps* est celle-ci : si, avec l'inconscient réel, on est dans quelque chose qui se présente comme *impossible à orienter*, aussi impossible à orienter que dans *Le Coupeur de mots* de Hans Joachim Schädlich, parce que, comme Filogog, la langue nous fait perdre le nord de la syntaxe et du dictionnaire, *comment peut-on alors s'orienter dans la structure pour présenter, par rapport à la relative position de l'imaginaire, du symbolique et du réel, l'inconscient ?* Comment s'y orienter sans tomber pour autant dans la représentation, ce qui revient à faire de la psychologie, qu'en d'autres termes Lacan qualifie d'escroquerie ?

Le réel du mathème

Cette orientation, Lacan pensa un temps la trouver par la voie du mathème et de la science du réel, ainsi qu'il définit la logique dans « L'étourdit », les mathèmes de la sexuation en étant l'aboutissement. La fin d'*Encore* semble le confirmer : « La mathématisation seule atteint à un réel ⁵. » Encore faut-il qu'un dire la fasse ex-sister à l'usage du « truc analytique ⁶ », ce qui aux yeux de Lacan était loin d'être gagné.

La fin de l'analyse sera alors pensée comme *le moment de démonstration de l'impossible*, le moment qui permet de conclure sur l'existence du réel comme impossible. Le modèle qu'en donne Lacan est celui du dire du mathématicien en tant qu'il fait fonction de réel et que même il invente un nouveau réel : Lacan parle du dire de Cantor qui, de l'impossibilité de dénombrer, démontrée par sa méthode diagonale, invente le nouveau réel mathématique du

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

6. *Ibid.*, p. 105.

continu. Si bien qu'il y a chez Lacan comme un rêve du psychanalyste qui ne se tiendrait rien de moins qu'à hauteur de l'impossible que démontre le mathématicien.

Ainsi pensé comme mathématisable, le réel dont il est attendu qu'une psychanalyse apporte la démonstration conclusive est le réel qui, dans la théorie des fondements des mathématiques, constitue une limitation *interne* au symbolique propre aux systèmes formels.

Les trois impossibles des mathématiques

La plus importante de ces limitations est celle du *théorème d'incomplétude de Gödel*, d'où résulte qu'un système formel ne peut se réfléchir totalement en lui-même, autrement dit qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre dans lequel l'Autre puisse assurer sa totale consistance, un langage formel ne pouvant consister que s'il est incomplet. *Cette démonstration vaut pour l'inconscient langage, mais pas pour l'inconscient réel*. N'oublions pas, d'ailleurs, que la démonstration d'incomplétude de l'Autre du langage, qu'écrivit pour nous $S(\mathcal{A})$, est parfaitement compatible avec Dieu, dont Gödel revalide, après Anselme de Cantorbéry et Leibniz (je crains que Paolo Flores d'Arcais ne voie rouge si jamais il lit ça !), la preuve ontologique en 1970, en deux pages de formules de logique modale où il démontre que *Dieu comme fonction propositionnelle existe nécessairement* – ce qui ne signifie pas pour autant, précisera-t-il, qu'il y croie !

À côté de cet impossible gödélien, qui est un impossible à *démontrer*, il y a un autre impossible mathématique, l'impossible cantorien, qui est un impossible à *compter*, à *dénombrer*, d'où Cantor formule son hypothèse du continu, à savoir que l'indénombrable serait le deuxième aleph qui viendrait succéder immédiatement, d'un bond et sans perte, au premier aleph, lui dénombrable. Cantor n'est jamais arrivé à démontrer cette hypothèse. Gödel la soupçonnait fautive. Il a eu l'audace de soutenir en 1947 qu'il y a une faille dans la génération des nombres qui rend déjà le nombre 2 inaccessible et qui se répète dans l'infini cantorien. Cela n'a pas échappé à Lacan qui dans *...Ou pire*⁷ s'appuie sur ce dire de Gödel pour récuser l'hypothèse de Cantor bien avant que Hugh Woodin n'ait réussi en 2001 à construire la logique qui permet d'en démontrer la fausseté essentielle – ce

7. J. Lacan, *...Ou pire (1971-1972)*, séminaire inédit.

mathématicien de Berkeley a produit une démonstration *qui revient à dire que le réel des nombres n'est pas un tout*

Telle est la troisième sorte de limitation symbolique des mathématiques, par ce troisième impossible auquel les mathématiques peuvent conclure : à côté du réel gödélien qui conclut à l'impossibilité de démontrer et du réel cantorien qui conclut à l'impossibilité de dénombrer, il y a le réel woodinien qui conclut à *l'impossibilité que le réel soit un tout*, constitue un univers. Lacan a anticipé cette conclusion woodinienne dans ses formules de droite de la sexualité, où c'est la fausseté essentielle de l'hypothèse de La femme, comme rendant pastout le réel des femmes, que démontre le quanteur d'existence niée. L'inédit à provenir du dire de Cantor n'a donc pas échappé à Lacan. Il en parle comme d'un bain de Jouvence dans « L'étourdit ».

Le réel conclusif : inventer un nouveau réel

Le réel de la doctrine du mathème que Lacan soutient en 1971 se règle donc sur le discours de la logique et des mathématiques en tant qu'il produit des procédures de démonstration de l'impossible qui ont pour effet de *faire exister un réel*, de même que la démonstration cantorienne de l'infini indénombrable a fait surgir dans le discours mathématique un nouveau réel, le réel qu'écrivit la formule du continu : $2^{\aleph_0} = \aleph_1$. La question qui dès lors occupa le discours des mathématiques durant un siècle (de 1893 à 2001 !) fut de savoir s'il était ou non impossible d'écrire cette formule. C'est cela qui intéressait Lacan, je crois : *l'émergence d'une nouvelle écriture du réel comme impossible, à partir de l'événement d'un dire*. Le dire de Cantor a émergé à partir de sa *tuché* avec la diagonale : c'est bien à partir du contingent que l'impossible se démontre et que le réel prend existence. Il en va de même dans l'analyse. Lacan, du moins à l'époque de « L'étourdit », ambitionnait pour l'analyse qu'elle finisse aussi par une démonstration de l'impossible qui permette de conclure sur l'existence du réel. Il faut dire qu'il en est revenu.

Monstration du réel et topologie

Il y a chez Lacan une autre approche du réel que celle de la démonstration de l'impossible. C'est celle de la topologie qui privilégie, plutôt que la démonstration, la *monstration*. C'est aussi celle du

réel comme non-sens, *sens blanc*. C'est le réel asémantique, qui ment sur ce qu'il y a à signifier et fait entrer la subjectivité dans le réel, dont Lacan, toujours dans « L'étourdit », fait remonter l'introduction dans son enseignement à la leçon du séminaire *Les Psychoses* du 11 avril 1956. Comme asémantique, le signifiant aussi fait limitation au symbolique. Il fait limite au « tout fait sens » de la paranoïa, au « tout non sens s'annule » schrébérien. Lacan l'évoque d'ailleurs pour expliquer le quanteur d'exception du père réel qui fait limite à l'universel phallique. Le signifiant dans le réel fait le sujet, le produit comme réponse du réel.

Cette réponse relève non pas de la démonstration, mais *de la coupure et du trou*. C'est une réponse qui coupe avec le sémantique et qui fait trou. Suspendre le sens, la demande de sens, ne pas toujours permettre à l'analysant de se raccrocher à la ponctuation de sa fin de séance comme à la bouée du sens, c'est justement ce que visait Lacan dans sa pratique des séances courtes et son maniement de la coupure, à distinguer de la scansion, qui, elle, au contraire, détache l'Un du sens. La coupure ne détache pas une unité sémantique à quoi se raccrocher, elle sépare l'Un du signifiant comme ne pouvant être attribué à un sujet. Il s'agit de faire place à de l'imprédictible. C'est donc bien d'une autre forme d'impossible, *l'impossible à prédiquer*, qu'il s'agit avec le réel en tant qu'il est troué. *Mais si le réel de l'inconscient langage se démontre, celui symptomatique de l'inconscient réel ne se démontre pas : il se manifeste*. C'est pour cela que Lacan a cru en sa topologie borroméenne comme en ce qui permettrait le mieux de montrer le trou sans retomber dans ce que Colette Soler a appelé la religion du trou.

Le réel borroméen exclu du sens

Avec le nouage borroméen R.S.I., le réel est défini comme l'expulsé du sens, l'aversion du sens⁸. Le réel y est l'opposé du sens comme lieu d'intersection du symbolique et de l'imaginaire. Il n'y a rien d'autre à opposer au réel que le sens, que Lacan appelle l'Autre-que-le-réel. La borroméanité redéfinit donc le réel comme ce qui n'a pas de sens.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 65.

Cette conception du réel est si radicale qu'elle met en question la logique de l'Un et du même coup de l'Autre. L'Autre, qui n'existe pas, est réduit au semblant de ce qui s'imagine comme sens. L'idée de réel est pour Lacan si impropre, si incohérente qu'il déchanté même, pour l'aborder, de la logique, dont il parle dans *L'Une-bévue...* comme du parasite de l'homme.

Passer par l'impossible et passer par l'étrou

Alors, comment ne pas remplir le trou, encore, de sens, dont non seulement la religion mais aussi la logique, avec ses procédures démonstratives, sont pleines (sens que seul Gödel réussit à en évacuer) ! ? À lire la fin de *L'insu-que-sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, il est clair que Lacan attendait plus de la poésie que de la logique pour obtenir de l'interprétation l'effet de trou propice à réveiller au réel. Si le tour de force du logicien est le tour d'écrou de la démonstration qui visse le réel à l'impossible, le tour de force du « pouète » que Lacan se disait n'être pas assez, c'est son tour d'étrou ! J'emprunte cet « étrou » à l'un des écrits autographes que Lacan avait confiés à Jean-Michel Vappereau, où se lit ceci, surmonté de cette indication « À lire après » : « Je suis né poème et papouète. Le plus court étant le meilleur il se dit : "Être où ?" Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. Le refuser pour que l'étrou vaille..., tient le coup quoiqu'en suspens. C'est un poème signé : Là-quand... parce que ça a l'air d'y répondre, naturel ment. J'aurai avancé ça, si la passe, je m'y étais risqué⁹. »

Ce brouillon de Lacan est à lire avec sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI¹⁰ », car il prolonge et permet de mieux comprendre le sens de cette phrase assez énigmatique où, pour répondre à quelqu'un, un Cht (un Lillois) qui lui disait qu'analyste, il l'était né, il rétorque ceci : « Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. » Lacan se dit donc être un poème qui s'écrit, *qui se poèmise de lui-même*. Dans ce feuillet confié à Vappereau, Lacan s'avance un peu plus que dans sa « Préface » anglaise. D'abord, il se dit « né poème et

9. « Jacques Lacan, Œuvres graphiques et manuscrites », catalogue Artcurial, 30 juin 2006, p. 48.

10. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571-573.

papouète » (mot qu'il reprend de Léon-Paul Fargues dans « Air du poète »). De ce poème, il dit que c'est comme pour les histoires drôles : le plus court est le meilleur. En deux mots qui n'en font qu'un : étrou. C'est un poème-*Witz*, un poème-*Blitz* qui, comme la foudre de l'inconscient, dans le réel fait trou. Avec, pour seing du sinthome, cette signature par laquelle Lacan, se réduisant au commun de deux adverbes de lieu et de temps, fait sauter le bouchon de l'étrou que le nom propre est justement fait pour boucher. *Toute signature est religieuse*, avait dit Lacan. *Celle-ci est athée*. Ce poème-trou, ce n'est pas comme *souffleur de vers* qu'il le signe ! Le plus *étrou-dissant* étant que Lacan déclare que c'est ça qu'il aurait avancé s'il s'était risqué à la passe ! Je signale aussi que parmi ces autographes du catalogue Artcurial se trouve la fameuse « Note sur le choix des passeurs » qui avait été publiée dans le numéro 1 de la *Lettre mensuelle de l'ECF*.

De l'approche logique et de l'approche topologique du réel, je dirai que l'une est une *passe par l'impossible* et que l'autre est une *passe par l'accomplissement de la coupure*. Il n'est pas sûr que Lacan en ait été à la fin si satisfait que ça. D'où cette troisième approche du réel, que je dirai poématique, par laquelle Lacan a cherché *une passe par l'étrou*. Elle ne prétend plus à la démonstration, elle est de l'ordre de « l'étrou... vaille » !

Ne pas un tiers prêter

Élever le réel mathématique au *poématique* ne pouvait que plaire au mathématicien et poète Jacques Roubaud, illustre *étroulipien* auquel Vappereau a fait appel pour écrire l'introduction, dans le catalogue Artcurial, du recueil des brouillons *Là-quand* ! Un autre de ces brouillons ¹¹ nous donne idée de la *réson* poétique – ainsi que l'écrit Francis Ponge – pour laquelle *Là-quand-le-poème* (soit le nom de sinthome qu'il se donne) se refuse à se dire poète : « Partons de mon expérience : la pratique de ce qu'on appelle la psychanalyse met la chose en question. Qu'est-ce qui est chose ? Il est un fait : c'est qu'il y a de pures représentations, tel le rêve. Quelle est la place du rêve chez celui qui sollicite une psychanalyse ? Il y a une pratique qu'il faut prendre au sérieux : le fait de revenir à jour fixé chez son

11. Catalogue Artcurial, *op. cit.*, p. 42.

psychanalyste et d'échanger avec lui quoi ? Ce qu'on appelle des idées, c'est-à-dire des propos qui répondent à des convictions. On y croit à ce qu'on dit. Il y a une syntaxe. Mais il y – et là, Lacan se faisant dys, voire anorthographique, écrit – haössi une interprétation. » Puis, juste en dessous, il réécrit, mais en écriture encore plus « faunétique » : « Mézili haössi unintère prétation. Tout poète est interprétatif. C'est qu'il rêve. L'entrée en jeu du bafouillage sur les rêves, il faudrait s'en retirer. Jusqu'où ça irait ? Il faut s'en réveiller, mais comment s'en réveiller ? »

Comment se réveiller du rêve, du rêve et de son interprétation ? Il faudrait se retirer de cette voie royale du sens, mais comment s'en réveiller ? Telle est la question que Lacan pose aux analystes. Si celui qui sollicite une psychanalyse *s'alphabetit* à force d'apprendre à lire ses rêves sur *l'alphabet*, comment le réveiller au chinois que, comme un Japonais qui s'ignore, il parle dans sa langue ? De chance de s'arracher au sommeil du sens où nous plonge la religion du trou il n'y a guère, tant qu'*unintère prétation athée*, assez athée pour *ne pas un tiers prêter au trou*, assez athée pour ne laisser croire qu'un tiers par le trou l'a soufflée, ne fait entendre *das...* *Dring* qui nous réveille.